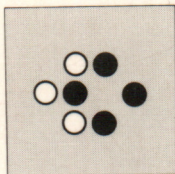


Ed Pastenague

Pigeon vole

Roman



P.O.L

Pigeon vole

Ed Pastenague

Pigeon vole

Roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN : 2-86744-165-X

« La pensée est une rature indéfinie. »

Paul Valéry

« Je ne sais plus faire de jupes la littérature n'est plus pour moi une chose sérieuse. »

Mathieu Bénézet

Je regarde par la fenêtre : les arbres noirs, squelettiques. Des colombes blanches, non, des pigeons gris sur les branches, parmi les branches, ils volent, ils se reposent, ils se nourrissent, c'est ennuyeux. Un rai de soleil... Sur le mur qui clôture le vaste jardin, un vrai parc, du lierre toujours vert. Les briques rouges, pâles, délavées, de la maison d'en face... il y en a plusieurs, grises avec des volets verts ou jaunes, blanchâtres. Les briques donc, enfin...

Une certaine raideur.

De ma fenêtre, j'ai une belle perspective, délicieusement plongeante. J'habite une chambre de bonne, au sixième, sans ascenseur. Je pourrais l'inviter chez moi. En dépit de ses tempes de craie, il n'est pas encore trop vieux pour monter les six étages.

Les pigeons, si on les examine attentivement, avec des jumelles : tiens, celui-là ne bouge plus, raide sur son perchoir, il est gros, gras ou simplement il se rengorge au soleil, content, il me laisse le temps d'observer le bleu qui

rainure ses ailes, sa collerette blanche avec de minuscules grains orange, et la peau violacée de ses pattes. Un pigeon gris n'est jamais gris. Voilà une vérité à mettre entre guillemets comme pour suggérer sa future notoriété. Tout dépend de l'acuité du regard et, bien entendu, des instruments susceptibles d'augmenter votre capacité visuelle : je découvre également une petite tache verte au milieu de la gorge et, sur le ventre, quelques duvets jaunes carrément citron. Des couleurs un peu perroquet, c'est vrai...

Des colombes blanches sur les branches noires. C'est cela que j'aurais dû écrire sans avoir peur d'un certain schématisme de toute façon incontournable.

Alors je reprends, allez hop ! vigoureuse biffure en forme de X. Vous n'aimez pas un beau brouillon ?

Je regarde par la fenêtre : les branches des arbres, fleuries. Il fait beau. Le ciel est bleu tirant sur le vert. Pourquoi pas turquoise ? J'ai envie de sortir. Plus rapide que moi — c'est le sort de l'écrivain, empêtré dans sa paperasse, que de vivre au ralenti, pauvre voyeur, etc. — plus prompt et obéissant à une sorte de tradition, à cinq heures pile, Mme Maryse, qui habite la maison d'en face, sort avec son pékinois.

Je ferais mieux de décrire d'abord l'auvent vitré au-dessus de l'entrée du pavillon qui se trouve juste devant moi, devant ma fenêtre, mais plus bas, bien sûr, moi, j'habite au cinquième ; le pavillon noyé dans la verdure du parc, avec son perron ridicule à quatre marches, la pierre rongée par les intempéries, la dame vraisemblablement peur en descendant, surtout aujourd'hui, car il pleut, elle

s'agrippe à son parapluie, de l'autre main elle serre la laisse, le cabot semble détester cette sortie obligatoire.

Domage que les fenêtres des maisons n'aient pas d'essuie-glace ! On avance, les vitres embuées, un peu à l'aveugle. On se meut dans le brouillard. Ou alors on attend le beau temps. Bien. Cette page, c'est rapé : pleine de ratures, de rajouts encerclés en guise de bulles et entraînés dans le flux général à l'aide de lignes crochues, de flèches et d'autres signes indicateurs, correcteurs, le tout à chaque instant menacé par une nouvelle biffure, cette fois-ci définitive. Définitive ?

On raye la phrase précédente d'un trait énergique, autoritaire ; et puis non, au bout de quelque temps, on la fait ressusciter grâce au pointillé : triomphe du discontinu, sa force christique !... Quoique charger ainsi la page de signes de plus en plus nombreux, parfois contradictoires... Je devrais la froisser, la déchirer et la jeter à la corbeille. Ou bien la recopier en la corrigeant par-ci par-là, la raccommoder et faire en sorte que les contradictions puissent s'accorder plus ou moins : suggérer que, parfois, la discordance crée de l'harmonie, ou plutôt qu'elle permet la mise en place d'une structure, un peu plus compliquée, c'est vrai, mais capable de procurer des satisfactions raffinées. Mais je suis trop flemmard... Et je manque d'imagination. Pour ne pas dire que ce serait peut-être une imprudence de ma part : promettre monts et merveilles, dans ce langage de nouvelle cuisine, ce n'est pas la meilleure tactique pour attaquer un texte. Que faire ?

J'ajoute de petits dessins, un diabolotin chevauchant une tourterelle, un tournesol, un parasol, une carotte qui ressemble à un phallus de chien, une raie.

Recommencer ?

Elle est veuve, Maryse.

Le chant des oiseaux... J'entends le cri des rapaces nocturnes. La pluie. Je suis seul, et j'adore la solitude. C'est mon vice ! Et j'écris pour rester seul le plus longtemps possible. Je garde tout, tout ce que je gribouille. Je verrai plus tard ce qui est à éliminer pour des raisons d'efficacité. Je veux dire que dans le dialogue, dans le commerce avec le public qu'est l'écriture... Enfin ! Au moins je respecte scrupuleusement la ponctuation : je me le suis promis, juré. Et pourtant il serait plus conforme à mon style et sans doute plus facile, même pour le lecteur, d'enlever ce corset arbitraire. Bon, je n'insiste pas. Je préfère penser que si l'on ose accuser l'arbitraire de son texte, on a plus de chances d'échapper à l'accusation d'arbitraire. Et puis tant pis ! Je garde tout au risque de m'embrouiller, de me prendre les pieds (la plume ? — les ailes !) dans mes propres notes : des bouts de papier que j'ai du mal à déchiffrer, et encore plus à comprendre. Comment faire le choix ?

Comment traiter toute cette matière brute, comment débarrasser le minéral pur de sa gangue ? En attendant de découvrir un quelconque procédé de lavage, ou bien de broyage sinon de fusion, je transcris même cette expression, cette formule que je retrouve en marge d'un tout premier brouillon (presque entièrement récupéré, réécrit) : projet didactique.

Je pensais à quoi exactement ?

Les premières pages constitueraient, se présenteraient généralement comme une sorte de préface, d'avertissement, pourquoi pas, à l'aimable lecteur qui promène son regard prudent, suspicieux, non, attentif, perspicace, bof, radieux, hum, hypocrite, plutôt, superficiel, oui, éteint et mat... il balaie ainsi le texte tout en bougeant imperceptiblement ses lèvres ou plutôt sa tête qu'il hoche dans le sens de l'écriture, et il y trouve des mots destinés à lui inculquer cette idée simple : notre pensée, cher ami, est vouée à la rature, nos paroles ne sont que provisoires et jamais tout à fait propres, précises, l'écriture n'est qu'un bégaiement de l'être, ce mot que l'on doit, encore plus que les autres, lire sous rature, bien sûr, et alors tout ce qui a trait...

On criait derrière moi : Gueule de raie ! Gueule de raie !

Maryse ferme la porte grillagée, elle y accroche sa robe. Ce n'est qu'une anicroche sans importance (une de plus !), mais si je jouais le jeu d'une description purement réaliste, avouez que je serais contraint, quelques mètres plus loin, à m'arrêter de nouveau, pékinois oblige. Et la moto qui passe trop vite et effraie l'animal ? Et les enfants qui courent sans aucune raison apparente et empêchent le roquet de satisfaire ses besoins naturels ? Trop d'agitation, trop d'imprévu, j'aime mieux me retourner côté jardin, pour noter consciencieusement que les ramiers quittent,

tous en même temps, les arbres. Leur vol est plané comme celui des aigles ou des rapaces nocturnes dont les cris pourraient troubler mon sommeil. Or il n'en est rien. Et de toute façon cela ne peut intéresser le lecteur. Paragraphe !

J'habite un studio au septième étage, j'y suis content. Même si je n'ai pas de salle de bains...

J'écris un livre, mon premier, à la première personne, comme il se doit quand on débute. L'éditeur voudra le baptiser Roman ou Récit. Mais pour bien raconter une histoire il faut une certaine lenteur, beaucoup de patience. Je n'en ai guère. J'ai seulement la franchise de mes moyens qui sont assez modestes. Le lecteur appréciera peut-être... Et puis, « mieux vaut construire une souris qu'une montagne ». Je ne sais pas pourquoi. Sans doute, la souris est vivante et donc, vu son énorme capacité de prolifération, on peut penser qu'elle est biologiquement efficace, tandis que la montagne ne peut accoucher, au meilleur des cas, que d'une souris. Une souris de granit, évidemment.

Dans la chambre voisine — il y en a plusieurs qui donnent sur un même couloir —, mettons celle de gauche quand je regarde par la fenêtre : un homme et une femme qui ont allègrement franchi la quarantaine, se disputent chaque fois avant de faire l'amour. C'est leur rituel ! D'ailleurs, cela me gêne moins que les cris et les gémissements qui vont suivre. J'ai le vague soupçon qu'ils en

rajoutent. Non, je ne vais pas jusqu'à dire qu'ils font semblant.

Ma mère...

Je ne sais pas comment j'ai appris à lire. Chez nous, des romans traînaient, un peu partout. Même si on ne lit pas des bandes dessinées, à sept ans, on s'enferme dans ce qu'on appelle l'illusion représentative, on s'identifie avec les héros qui gesticulent derrière les phrases. Entre les phrases. A travers. Identification phantasmatique : on ignore qu'on lit, on rêve, les yeux ouverts.

Par la suite, cette illusion référentielle devrait se calmer, l'identification se faire plus rare, plus difficile. Mais à l'école on vous parle des personnages, de leur psychologie, comme s'ils avaient vraiment existé. Et puis, il y a la télé !

Il peut arriver — par quelque miracle !... — qu'au bout d'un certain temps le lecteur se libère de tous ces carcans scolaires ou télévisuels, qu'il prenne du champ, du recul ; qu'il se méfie des personnages trop réels : il les soupçonne, les met en cage. Il joue avec. Il commence, mentalement, à rayer ici un mot, là toute une phrase, il saute des lignes, des pages, revient en arrière, lit en diagonale. Il jette le livre. Est-il encore lecteur ? Il finit par feuilleter en librairie sans acheter. Est-il déjà écrivain ?

Il rentre chez lui, regarde par la fenêtre : les arbres, les pigeons, la dame au pékinois qui lui rappelle sa mère.

Il a toute une rame de feuilles blanches, là-devant, sur sa table de travail. A côté du *Télérama*.

Mon père...

Je me souviens d'une discussion avec ma mère qui déclarait ne pas comprendre ma passion pour les pigeons. J'agitais comme un drapeau le mot que je venais de puiser dans un dictionnaire :

- Colombophile, je suis un colombophile !
- Bon, d'accord, ne crie pas comme ça. Mais pourquoi ne pas aimer les chats...
- Quelle horreur !
- ... ou les chiens, les animaux domestiques, quoi !
- Mais le pigeon, maman, c'est un animal domestique.
- C'est un rat !
- Un rat ? Mais il vole...
- Un rat ailé...
- Un télétrat, un scélétrat... Je peux continuer moi-même.

L'ironie forcée de ma mère n'arrivait pas à freiner mon enthousiasme, mon envolée lyrique :

- C'est un marathonien du ciel, maman ! Pense aux pigeons voyageurs : aux ramiers, aux bisets et surtout à cet athlète qu'est le coulon. Il fait du cent vingt à l'heure !

Il avait l'air triste, fatigué. Mécontent ? J'aurais voulu faire quelque chose, l'empêcher de disparaître, le retenir par le geste, par la parole... Mais il n'est pas facile d'arrêter une image qui se présente plutôt au hasard d'un rêve. Eveillé ? Je l'avais aperçu comme flottant entre deux fenêtres étroites, deux meurtrières, les gardes — de la raison ? — l'ont finalement chassé. J'ai eu beau crier. Les mots n'y peuvent rien... Les mots... A effacer.

Je recopie pêle-mêle (père-mère) de vieilles notes pour un essai que je n'écirai jamais jusqu'au bout.

Le nouveau est-il une valeur en soi ? Par conséquent, est-on vraiment en crise ? L'écrivain se pose-t-il consciemment (tragiquement) le dilemme : se répéter ou se retirer ?...

(...) D'une part, l'importance accordée au geste (créateur) menace de mettre entre parenthèses l'objet (créé). L'auteur devient plus signifiant que son œuvre. On est même tenté de penser : à la fin, pourquoi ne pas s'en passer totalement...

D'autre part, le lecteur n'aime pas l'auteur, plus exactement : il s'en fout. Il lui préfère l'œuvre. Et comment aimer cet être putatif et lointain ? Et si, en supprimant l'œuvre, l'écrivain s'approchait, gagnait le devant de la scène, pour se montrer persuasif, pour séduire, alors il dévoilerait son seul secret : son agonie. Il pue le cadavre, l'auteur, il nous empeste tous. Il est normal que l'on veuille le remplacer par l'ordinateur : propre et immortel.

La littérature va inexorablement vers sa disparition.

C'est vrai, ses derniers pas sont bruyants, ses derniers gestes larmoyants, insupportables. Elle expirera dans une telle cacophonie, un tel vacarme, que l'on aura du mal à s'en apercevoir. Et l'on continuera à écrire comme si de rien n'était.

Je relis ce que je viens d'écrire. Ou de transcrire. C'est un peu bidon...

Je lis, relis, je transcris, retranscris, plus que je n'écris. Je me traîne lamentablement d'une page à l'autre.

Où va-t-elle, Maryse ?

Une question à laquelle je dois me dépêcher de répondre avant que mon lecteur (putatif...) ne perde patience. Et si, en toute franchise, je ne le sais pas encore, si l'histoire que je promets implicitement (par le simple fait d'écrire) est loin d'être claire — et la vie alors ? — eh bien, tant pis, je vais continuer à écrire n'importe quoi pourvu que ça avance et quitte à gommer après.

Avant d'entreprendre le travail en cours, d'autres idées me trottaient par la tête. J'avais lu quelque part que Rauschenberg aurait effacé, dans les années cinquante, un tableau de De Kooning, avec le consentement du maître. J'ai donc rédigé la lettre suivante :

D. Tsepeneag n'envisage pas de se cacher derrière Ed Pastenague. Ce nom s'est glissé sous sa plume à l'instant précis où le blanc de la feuille lui devenait insupportable et que, pour le noircir, il jouait avec son propre nom en le faisant culbuter dans tous les sens. Ce n'est donc pas un pseudonyme, mais tout simplement le début du livre : un vocable matriciel qui a permis et engendré tout le reste.

Une fois né ainsi, comment empêcher le jeune Pastenague de succomber à la tentation littéraire. Mais regarder par la fenêtre, devant sa machine à écrire, décrire les pigeons qui volent, la maison d'en face, et Madame Maryse qui passe sous sa marquise à cinq heures, tout cela ne suffit pas à faire un roman. Il appelle à la rescousse ses amis du lycée d'Agen, les trois Ed : Edmond le "Nègre", Edgar le Jaune, Edouard le rouge...

Echange de lettres, de questions, de coups de téléphone, de critiques, de rencontres, d'injures : l'atelier d'écriture est à l'œuvre. A travers une succession de scènes désopilantes d'invention et d'humour se dessine la saga multiraciale de plusieurs familles : vietnamienne, martiniquaise, arabe, anglaise et même française... Et quel est donc ce curieux personnage sans nom, le joueur d'échecs ? Le narrateur le suit dans les rues, les cafés, les escaliers, mais il n'en devinera le rôle que dans les toutes dernières pages.



9 782867 441653

ISBN : 2-86744-165-X
F 10165-9-89

80 F